

A. K. BENEDICT

IL
ÉTAIT
UN
LOUP



ENTREZ DANS LES BOIS
SI VOUS L'OSEZ


CHARLESTON

IL ÉTAIT UN LOUP...

*Pourquoi te retenir ici contre ton gré ?
Pour te montrer comment tes mots peuvent tuer.*

En pleine nuit, au beau milieu des ombres inquiétantes d'une forêt du Hampshire, Katie, jeune autrice de polars, est brutalement kidnappée. Elle se réveille dans un grenier, sans souvenir de ce qui lui est arrivé et découvre un mot de son ravisseur, Le Loup. Celui-ci lui impose un choix effroyable : écrire des crimes inspirés de contes de fées, des récits qui prendront vie et entraîneront la mort de véritables personnes, ou mourir elle-même...

A. K. Benedict réinvente les contes de notre enfance dans un thriller horrifique, glaçant et surprenant.



A. K. Benedict (Alexandra Benedict) est l'autrice de trois romans publiés aux éditions Charleston : *Petits Meurtres à Endgame*, *Meurtres sur le Christmas Express* et *Les Quatre Petits Meurtres de Noël*. Tous ses livres ont conquis des milliers de lecteurs dans le monde entier.

22,90 € Prix TTC France

Traduit de l'anglais par Christine Barbaste

ISBN: 978-2-38529-445-8



Rayon : Littérature étrangère

Illustrations : Adobe Stock/@Suphanny/©TomatoLacoon

Couverture : Pauline Ortlieb

www.editionscharleston.fr



FABRIQUÉ
EN FRANCE


CHARLESTON

IL ÉTAIT UN LOUP...

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Petits Meurtres à Endgame, 2022

Meurtres sur le Christmas Express, 2023

Les Quatre Petits Meurtres de Noël, 2024

Titre original : *Little Red Death*

Copyright © Alexandra Benedict, 2025

Publié pour la première fois en langue anglaise par Simon & Schuster UK Ltd

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Christine Barbaste

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-445-8

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

A.K. Benedict

IL ÉTAIT UN LOUP...

Roman

*Traduit de l'anglais
par Christine Barbaste*


CHARLESTON

*Pour Verity Rose Red
En l'honneur d'Angela Carter, et de toutes les fabuleuses
marraines gothiques du monde*

*« Le Petit Chaperon rouge songea :
“Aussi longtemps que je vivrai,
jamais je ne m'écarterai du chemin
ni ne m'enfuirai seule dans les bois.” »
Les frères Grimm*

PROLOGUE

Le Méchant

CHÈRE LECTRICE, CHER LECTEUR,
Il était une fois, de nos jours, quelqu'un qui allait mourir. Dans les profondeurs de la forêt, un être humain était destiné à connaître une fin malheureuse. Mais vous le saviez déjà, n'est-ce pas ? Le mot « mort » figure sur la quatrième de couverture de ce livre, et c'est la raison qui (espérons-le) vous a poussés à l'acheter. Ne vous voilez pas la face : vous êtes des tueurs à gages littéraires. Vous êtes en partie responsables de ce qui va suivre.

Mais pas autant que celui ou celle qui a tenu la plume.

Les écrivains, comme les chats, commettent chaque année des milliers d'assassinats, en toute impunité. Ils sèment sur leur passage des cadavres, des miettes de pain et des fausses pistes, à l'intention de leurs lecteurs

qui les collecteront dans des paniers, et que fait-on pour les arrêter ? Rien. Voilà pourquoi j'ai mis un de ces spécimens sous clé. Naturellement, si vous étiez *réellement* un bon lecteur, vous seriez capable de résoudre cette affaire et de sauver les victimes. De leur offrir un dénouement de conte de fées.

Mais pour ça, il vous faudra pénétrer dans les bois. Et apporter votre panier.

Je serai là, j'attendrai. Je vous attends.

PREMIÈRE PARTIE

AU-DELÀ DES ARBRES,
DERRIÈRE LE BOIS



I

L'écrivaine

QUAND L'ÉCRIVAINNE SE RÉVEILLA, elle s'en mordit les doigts. Elle avait mal partout. Sa tête palpait, des acouphènes bourdonnaient dans ses oreilles. Katie était allongée dans le noir, sur un lit tout aussi douillet et hérissé de piquants que les paroles de sa grand-mère. Un lit qui n'était pas le sien.

La panique s'empara d'elle. *Où suis-je ?* Tout ce qu'elle voyait, c'était la profondeur d'une obscurité qui cachait des monstres. Les trous de mémoire l'effrayaient encore plus que les pages blanches. Même aujourd'hui, à quarante ans sonnés, elle ne se couchait jamais sans avoir allumé la veilleuse arc-en-ciel de son enfance, pour tenir en respect les cauchemars qui la hantaient depuis sa naissance.

Elle devait absolument trouver de la lumière. Tandis qu'elle prenait appui sur ses mains pour se redresser,

une douleur aiguë lui piqua la paume. Un brin de paille avait transpercé la toile lisse du drap. Son lit était une botte de foin bâchée.

En pivotant, elle rencontra sous ses pieds nus des lames de plancher froides. Elle croisa étroitement les bras pour se réchauffer, mais se sentit encore plus frigidifiée en découvrant qu'un pyjama, trop grand et qu'elle n'avait jamais vu, remplaçait la robe qu'elle portait la veille au soir.

Comment était-elle arrivée ici ? Qui l'avait déshabillée ? Il lui sembla qu'on lui avait arraché le cœur pour déverser à sa place un magma de questions brûlantes.

Elle porta la main à son cou. Son médaillon en forme de livre et son précieux contenu étaient toujours là, au creux de son cou. La personne qui l'avait enlevée lui avait au moins laissé ça. Elle remonta le fil des souvenirs épars de la veille : une soirée en ville – événement rare dans sa vie – ; un cocktail rouge sang, dans un bar aux éclairages bleutés ; l'ivresse, arrivée trop vite ; la sensation de surcharge sensorielle et le retour vers la maison, seule, à pied, le long de la rivière qui charriait des feuilles mortes. La halte sur un banc, pour boire une gorgée de sa bouteille d'eau. Un sac de jute, brutalement passé sur sa tête, qui gênait sa respiration. Une odeur suffocante de pin, de fumée de bois et de pommes. Un trajet en voiture, des virages qui lui avaient donné le tournis.

— Il y a quelqu'un ?

L'écho de sa voix tremblante se répéta de loin en loin. Bras tendus devant elle, elle avança en traînant les pieds. Une éternité passa avant que ses mains ne rencontrent un mur, puis une autre avant de trouver un interrupteur.

Elle cligna des yeux et découvrit le plafond mansardé au-dessus de sa tête. La bibliothèque remplie de livres

de poche. Le papier peint et ses guirlandes de roses rouges. La commode de bois sombre. Le minuscule cabinet de toilette, dans ce qui aurait pu être autrefois un placard. Une fenêtre masquée par un store et, devant celle-ci, esseulées, une chaise et une table. Sur laquelle trônaient une machine à écrire et une ramette de feuilles blanches.

Elle se rua vers la porte et actionna la poignée, mais la porte, fermée à clé, ne trembla même pas sur ses gonds. Une petite grille à hauteur d'yeux était obturée de l'extérieur. Katie en avait vu de semblables dans des films où des gardiens hargneux dévisageaient les détenus.

Elle alla relever le store. Une lumière annonciatrice du crépuscule se faufila à travers les barreaux de la fenêtre, baignant la pièce de sépia. Mais elle ne distinguait que des cimes d'arbres, certains encore entièrement vêtus, d'autres en plein strip-tease automnal. Au loin, un ruban de fumée s'échappait d'une cheminée rouge. C'était là le seul signe de vie humaine.

— À l'aide ! cria-t-elle à travers une petite fissure dans la vitre. Est-ce que quelqu'un m'entend ?

Les arbres ne daignèrent même pas lui répondre d'un frémissement de feuilles. Et une pie qui passait par là emporta ses appels à tire-d'aile.

Elle était emprisonnée dans un grenier. Piégée.

Son pouls accéléra, sonnait l'alarme, et la panique referma son étai sur sa gorge. Elle devait se calmer. Et accéder à son cerveau de romancière – celui qui orchestrait les rebondissements dans la vie de ses personnages. Nabokov conseillait aux écrivains de faire grimper ces derniers dans un arbre, puis de leur jeter des pierres, et Katie n'aimait rien tant qu'extraire les siens des situations effroyables dans lesquelles elle les avait précipités. Si elle était à leur place, il lui faudrait trouver un moyen

de redescendre de l'arbre en esquivant les pierres. C'était donc ce qu'elle allait faire.

En inclinant la tête et en écrasant le visage entre deux barreaux à la peinture écaillée, elle parvint à apercevoir le sol. Au bas d'un à-pic de plusieurs étages, de l'eau scintillait comme les miroirs d'un palais des glaces. Une allée de pavés à chevrons enjambait une douve, avant de s'enfoncer dans des arbres, à perte de vue.

À moins qu'elle n'ait encore fait un blackout, le sinueux trajet en voiture avait été court. Elle se trouvait donc probablement encore dans la New Forest. Et si elle n'était pas allée bien loin, peut-être la retrouverait-on. Ce ruban de fumée suggérait la présence d'une habitation dans le voisinage – si elle parvenait à s'échapper, elle pourrait courir y trouver refuge.

Si elle parvenait à sortir de cette maison. *Si*. Deux lettres à peine, mais tellement lourdes de sens.

Son ravisseur avait planté le décor, décidé du rythme, veillé aux barreaux à la fenêtre, au verrou sur la porte. Ce n'était plus elle qui était aux commandes de l'histoire. Mais lui. Ou elle. Ou eux.

Elle retourna se planter devant la porte.

— Ceci est un enlèvement et une séquestration ! Vous risquez la perpétuité, cria-t-elle.

Dans son dernier roman, elle avait adopté le point de vue d'un kidnappeur et d'un assassin. Elle connaissait donc la loi. *Enfin, dans ses grandes lignes.*

Mais attirer son attention sur la gravité de son crime ne pourrait-il pas inciter ton ravisseur à te tuer plutôt que te libérer ? objecta son cerveau d'écrivaine.

— Libérez-moi, et tout peut s'arrêter là, plaida Katie d'une voix éraillée. Vous n'aurez qu'à me bander les yeux, je ne verrai rien et je vous promets de ne rien dire à personne.

Le mensonge des désespérés, qui ne trompe personne.

— Ma disparition ne passera pas inaperçue, la police ne va pas tarder. Nous pourrions concocter ensemble une histoire qui expliquerait ma disparition.

Aucune réponse. Quelqu'un, pourtant, l'écoutait, tapi tout près de là. Katie en avait la certitude. Et ce silence sonna à ses oreilles comme un éclat de rire. Si son ravisseur connaissait suffisamment bien ses habitudes pour la kidnapper, il devait aussi savoir que personne, hormis Carter, Cattwood et Jackson – ses chats –, ne remarquerait son absence. La poitrine serrée, elle les imagina errant dans la maison en miaulant à qui mieux mieux. Par chance, Jackson étant d'un naturel chapardeur, ils disposaient d'un distributeur automatique de croquettes ; muni d'une minuterie, l'appareil délivrait trois fois par jour une nouvelle ration de nourriture, jusqu'à épuisement du sac. Ils avaient donc plus d'une semaine de croquettes devant eux, une fontaine à eau et une chatière. Si Katie ne revenait pas, ils se trouveraient de nouveaux foyers. Les imaginer blottis, telles des virgules, sur les genoux d'un inconnu l'accabla de tristesse.

Il faudrait des semaines avant que quelqu'un ne s'avise de sa disparition. Les romanciers sont des créatures solitaires. Ils passent le plus clair de leur vie drapés dans des plaids – une version littéraire du burrito, en somme – et ne se regroupent qu'à l'occasion de rares pince-fesses très arrosés pour dire pis que pendre de leurs éditeurs. C'est ainsi que, la veille, Katie avait retrouvé d'autres auteurs de polars de la côte sud pour la grande soirée annuelle cocktails-karaoké. Comme c'en était fini des festivals de littérature policière jusqu'au printemps, qu'elle n'avait plus de famille pour se soucier d'elle et qu'elle avait une très fâcheuse tendance à ne pas répondre aux messages, elle pourrait fort bien ne manquer à personne jusqu'à

ce qu'elle ait dépassé la date de rendu de son prochain livre, à la fin du mois de janvier. Sans compter que son voisin immédiat étant en congé sabbatique, il ne remarquerait pas qu'elle n'avait pas sorti ses poubelles.

La peur lui comprima les poumons. Nul chevalier en armure étincelante ne viendrait la sauver. *Ce n'est pas grave*, se dit-elle. *Revenons à nos moutons. Moi seule peux me sauver.*

Un souffle d'air murmura autour de ses chevilles. Elle baissa les yeux, et remarqua une chatière ménagée au bas de la porte.

Une issue possible, qui alluma une étincelle d'espoir. Katie se mit à quatre pattes pour examiner la chatière. Le cadre était solidement vissé et, même si elle réussissait à l'arracher, le trou serait trop petit pour y faire passer plus d'un bras. Elle souleva le clapet et jeta un œil à l'extérieur. Un couloir. Une ampoule poussiéreuse éclairant un parquet peint en blanc, et un papier peint à motif de lierre qui grimpait jusqu'au faite du plafond, comme si la végétation avait envahi l'intérieur de la maison. En face, de l'autre côté du couloir, une porte, elle aussi dotée d'une chatière et d'une grille, qui menait peut-être à une autre chambre mansardée, jumelle de la sienne. Et posé au sol, à portée de sa main, un bol ébréché, dans lequel se trouvaient une enveloppe et une pomme rouge – aussi rouge et luisante qu'une pomme d'amour. Katie avait lu suffisamment de contes de fées pour savoir qu'il ne fallait pas toucher à cette pomme.

L'enveloppe n'était pas cachetée – sans doute, songea-t-elle en la tirant vers elle, parce que son ravisseur tenait à ne pas laisser de traces d'ADN. Elle déplia la lettre, un beau vélin crème, lisse et épais – le genre de nécessaire à correspondance que Katie achetait puis laissait dormir

dans un tiroir, pour le jour, sans cesse repoussé, où elle écrirait de charmantes lettres pleines d'esprit.

Sur le vélin, à l'encre cramoisie, avec des pleins et des déliés, on avait écrit un poème :

Pourquoi te retiens-je ici contre ton gré ?
Pour te montrer comment tes mots peuvent tuer.
Là à ce bureau, assieds-toi et écris-moi
Des contes où la mort frappe, sans ménagement
Et au détour de quelques rebondissements,
Les héros et leurs adversaires à la fois,
Ceux des contes de Grimm, dans le monde
aujourd'hui,
Et laisse-moi faire à ma guise pour la suite :
Charge à moi de leur trouver une incarnation.
Oui, les délices de ton imagination
Feront pour victimes de vrais êtres humains.
Trucide Blanche-Neige, dépèce Tracassin
Ou massacre les ours de Boucle d'or – l'heure
Est venue de décider : ta mort, ou la leur.

Assaillie par une puissante vague de panique, Katie lut et relut le poème, tentant de s'accrocher aux mots comme à une bouée. Son ravisseur lui demandait de réécrire des contes de fées en y introduisant des meurtres, qu'il se chargerait de perpétrer dans la vraie vie. Elle qui avait tué tant et tant de gens sur la page, jamais elle n'avait imaginé que l'encre puisse se transformer en sang.

L'espoir, soudain, fit s'envoler son cœur : de l'autre côté du couloir, des sanglots filtraient sous la porte. Katie poussa à nouveau le clapet de la chatière et approcha le visage au plus près du passage.

— Hé ! Vous m'entendez ?

Aux sanglots succéda un bruit de pas précipités, et le clapet de l'autre chatière s'entrebâilla.

— Chut ! murmura une femme d'une voix fêlée.

Katie s'intima l'ordre d'obéir, alors que savoir qu'elle n'était pas seule lui donnait envie de crier de soulagement.

— D'accord, je vais parler plus bas, promis. Je m'appelle Katie. Qui êtes-vous ?

— Le Loup m'a ordonné de ne pas te parler.

— Le Loup ? C'est comme ça qu'il se fait appeler ?

Katie frissonna. Quel genre d'homme éprouvait un besoin d'autoglorification et de compensation assez puissant pour se surnommer ainsi ? Un incel, infichu de se dégouter une copine sans la mettre sous les verrous. De quoi d'autre pourrait-il être capable ?

— Non, c'est moi qui l'appelle comme ça. Tu comprendras pourquoi. Il refuse de me dire son nom.

— Combien sommes-nous, ici ?

Katie imaginait une maison de poupées peuplée de captives.

— Il n'y avait que moi, jusqu'à ce qu'il t'attrape.

— Qu'est-ce qu'il nous veut ?

La voix de Katie, soudain enflée par les miasmes d'une crainte contagieuse, se prolongea en écho dans le couloir.

— Tais-toi ! siffla la femme et la chatière se referma.

— Pardon, pardon, chuchota Katie. S'il te plaît, reviens. Je ne comprends rien à tout ça.

La chatière s'entrouvrit d'un coup sec.

— Tu dois décider si tu acceptes de faire ce qu'il demande, murmura la femme. Moi, j'ai refusé, et c'est pour ça que tu es là.

— Que s'est-il passé, quand tu as refusé ?

— Ça.

Une main ensanglantée et constellée d'ecchymoses se faufila sous le clapet.

— Maintenant, il est en train de décider comment il va me tuer.

La voix s'était brisée sur le dernier mot.

— Fiche-moi la paix, je veux juste dormir.

Avec une inspiration vibrante d'affliction, la femme retira sa main et s'éloigna de la porte jusqu'à ce que ses sanglots soient devenus imperceptibles.

Katie était de nouveau seule. Son cœur s'emballa tandis qu'elle relisait pour la énième fois la comptine du kidnappeur.

Il est temps de décider : ta mort ou la leur.

Elle tenait la vie de quelqu'un entre ses mains ; mais la sienne était dans la paume d'un ravisseur. *Et regarde ce qu'il a fait à l'autre écrivaine.*

Katie s'installa au bureau et posa des doigts tremblants sur le clavier de la machine à écrire. Une idée autour du personnage de Cendrillon commençait à prendre forme, mais Katie ne pouvait se résoudre à enfoncer les touches. Un esprit tordu entendait transformer ses mots en une mort concrète. Comment pouvait-elle écrire en sachant que ses phrases deviendraient réalité ?

Alors qu'elle regardait distraitement les arbres derrière la fenêtre, elle surprit un mouvement au niveau du sol. Une forme, longue, grise émergea du vert du feuillage. Lentement, elle se rapprocha des douves, et, quand elle fut suffisamment proche, Katie se tétanisa en comprenant d'un coup ce qu'elle avait sous les yeux.

Un homme de haute taille, arborant un imposant masque de loup, leva la tête vers la fenêtre. D'une main pâle, il feignit d'écrire dans le vide, puis il inclina de

côté sa tête hirsute et fit glisser un doigt tendu en travers de son cou poilu. Katie sentit la bile lui mordre la gorge. Le message du Loup était clair : écrire, ou mourir.

Katie alla se rasseoir devant la machine à écrire ; une histoire commençait à coaguler. Elle ferma les yeux, fort, et fit le vœu d'être secourue, sauvée. Et pria pour que cela suffise. En enfonçant les touches raides du clavier, son choix était fait.

Avoir la vie sauve. Et condamner une femme à la mort.



2

La Victime

Cindies

par K. T. Hexen

LADY ASHLEY AGNELLI inspectait le contenu de son dressing en se demandant lequel de ses vêtements la ferait paraître moins riche qu'elle n'était. Ce n'était pas gagné. Même ses tenues d'athlisure étaient d'un gris tourterelle qui évoquait l'argent. Il n'y avait rien à faire. Pour pouvoir se fondre dans la clientèle du Cindies, ce soir-là, elle ne couperait pas à une virée au Primark.

Peu après, son chauffeur la déposa devant le magasin ironiquement rebaptisé « Primani », et Ashley pénétra dans le palais fluorescent du polyester vêtue d'authentiques créations d'Armani. Ne sachant par où commencer, elle observa trois copines passer en revue un fatras de robes nuisettes propres à électrocuter un amant d'un soir. Hilares, elles fourraient les vêtements dans des sortes de paniers à homards. Ashley

aurait aimé avoir ce genre de complicité avec ses propres amies.

Ce soir-là, il était prévu qu'elle accompagne les sœurs Berkeley, deux filles aussi belles que sarcastiques, à une soirée « années 1990 », à Southampton. L'objectif était d'éclipser le « vulgum pecus » et de lever le plus beau mec de la boîte en arborant les fringues les plus cheap. Et que la meilleure gagne.

Ashley avait accepté uniquement parce que c'était l'anniversaire d'Emma Berkeley, qui avait lancé cette idée de « jouer aux pauvres, et de danser avec des déshérités plutôt qu'avec des héritiers ». Emma et sa sœur, à l'instar d'Ashley, n'avaient jamais eu à fouiller entre les coussins du canapé pour alimenter en piécettes le compteur de gaz, ni à mendier une avance sur salaire : elles, elles écoutaient la compil du Café del Mar dans leur Jag et tartinaient leurs visages retouchés aux fillers de Crème de la Mer.

Une petite bonne femme aux longs cheveux châtain et au nez aquilin vint aborder Ashley. « Rowan, chargée de relation clientèle », comme l'indiquait son badge, ressemblait un peu à Belinda, la mère d'Ashley. Née pauvre, devenue riche par mariage, et morte trop tôt, Belinda avait eu beau revêtir les atours des riches, elle avait toujours détonné.

— Je peux vous aider, ma belle ? s'enquit Rowan.

— Je cherche une robe et des chaussures pour une soirée en boîte.

La tristesse lui poinçonna le cœur. Jamais elle n'avait fait de shopping avec sa mère.

Rowan frappa dans ses mains et partit s'affairer dans les rayons. À son retour, elle disparaissait presque entièrement derrière une impressionnante brassée de robes et de chaussures.

— Suivez-moi !

Dans une cabine exigüe, Ashley essaya chaque robe, en moulinant des bras pour les passer dans les bretelles, puis les

en dégager ; quelques boutons volèrent. Les spots du plafond étaient éblouissants, tout comme le miroir sur le mur.

Et chaque fois qu'Ashley émergeait de la cabine, Rowan, assise en tailleur à même le sol de l'espace essayage, gazouillait comme un oiseau.

— Elle vous va à ravir ! Mais ce n'est pas tout à fait ce qu'il faut. Essayez la lamé or.

Ashley tira le rideau et enfila une robe qui grattait et dont la doublure transparente se colla immédiatement à ses jambes. Le miroir, cependant, lui renvoya l'image d'une fille... eh bien, sexy. Le tissu chatoyait. Pour une robe à 9,99 £, elle en jetait. Ashley s'efforça de ne pas penser à celui ou celle qui l'avait fabriquée, et pour quel salaire.

Une paire d'escarpins dorés apparut sous le rideau.

— Maintenant, essayez ça !

Ashley s'exécuta. En dépit de la hauteur et de l'étroitesse suicidaire des talons, ces stiletto étaient aussi confortables que des mules Prada doublées de fourrure.

Ashley émergea de la cabine et pirouetta timidement devant Rowan, en vacillant sur ses talons.

Rowan chassa quelques larmes d'un battement de paupières, puis tendit à Ashley un mini diadème et une minaudière dorée, à dragonne, pas plus grande qu'un iPhone 15.

— C'est. Par. Fait.

— Merci infiniment, dit Ashley lorsqu'elle eut renfilé ses propres vêtements et plié la panoplie dorée.

Rowan et elle se tenaient à l'entrée de la cabine d'essayage, au milieu d'un fatras de hauts abandonnés et de cintres sans vêtements.

— Avec plaisir, très chère. Maintenant, filez, et amusez-vous bien.

Ashley hésita à gratifier Rowan d'un pourboire ou d'un baiser, puis s'éloigna.

— Mais pensez à rentrer à la maison avant minuit ! lança Rowan dans son dos.

Ashley se retourna pour lui demander ce qu'elle entendait par là, mais la vendeuse s'était évanouie. Là où elle s'était tenue un instant plus tôt, il ne restait qu'un tas de plumes marron.

Dans le parking souterrain silencieux, en regagnant sa voiture avec ses achats, Ashley pensait encore aux dernières paroles de Rowan. Il devait s'agir d'une boutade, non ? Les clubs ne faisaient vraiment le plein qu'après minuit ; partir avant 4 heures était loin d'être de rigueur.

Son chauffeur n'étant nulle part en vue, Ashley fouilla dans son sac à main pour dénicher son propre jeu de clés. Au moment où elle entendit le bip du déverrouillage et vit les phares clignoter, trois bruits de pas résonnèrent derrière elle. Avant qu'elle puisse se retourner, quelqu'un la poussa brutalement et le sol en béton se souleva à la rencontre de son visage. Sonnée, les narines en sang, elle tenta de fuir en rampant, mais une paire de brogues marron lui broya les mains.

Un homme s'accroupit à côté d'elle. Il sentait le pin.

— Non, Cendrillon, tu n'iras pas au bal.

Tandis que son agresseur la traînait vers la voiture voisine, Ashley tenta de crier, mais une main s'écrasa sur sa bouche, pendant qu'une autre cherchait à tâtons, par terre, quelque chose qui avait dégringolé du sac Primark – un des escarpins dorés. L'homme le brandit à bout de bras, et abattit la semelle contre la tempe de sa victime.

Tout devint noir.



3

L'Héroïne

L'INSPECTRICE LYLA RONDELL délibérait dans son bain : allait-elle, ou pas, se raser le pubis ? Non. Elle n'en avait pas l'énergie. Ce n'était pas comme si quelqu'un allait la voir en tenue d'Ève. Et quand bien même, quiconque serait rebuté par une touffe bien fournie était prié d'aller se faire voir ailleurs. En matière de prétendants, c'était un signal d'alarme aussi strident que des étagères sans livres.

De toute façon, je suis censée me détendre, songea Lyla en attrapant son verre de rouge sur le bord de la baignoire. Une fois l'affaire Redbury bouclée, Rebecca, sa patronne, la commissaire Winton, l'avait renvoyée chez elle de bonne heure. Jamais, en deux décennies, Lyla n'était rentrée à la maison avant 18 heures.

— Moi aussi, je peux partir, cheffe ? avait demandé Jimmy.